

LE RÉALISME INTÉGRAL ET SPIRITUEL  
DE MAURICE BLONDEL\*

Cinquante ans se sont écoulés depuis la mort de Maurice Blondel, et quelques années de plus depuis les querelles qui ont entravé le développement de son projet philosophique initial. Avec le recul, et le bénéfice des recherches menées depuis, nous pensons qu'aujourd'hui la désignation de sa philosophie comme «réalisme intégral et spirituel» est largement consensuelle.

Blondel se donne en effet explicitement comme dessein un «réalisme supérieur», spirituel, dans son deuxième ouvrage sur Leibniz, *Une énigme historique* (1930)<sup>1</sup> — œuvre qui révèle un parallélisme évident avec le point de départ originaire de sa philosophie, et où il reprend l'une des «cellules-mères» de sa pensée pour recommencer l'exposition complète de sa doctrine<sup>2</sup>. Un peu plus tôt, en 1928, Paul Archambault couvre de l'intitulé «réalisme intégral» l'œuvre de Maurice Blondel<sup>3</sup> — dans un ouvrage où il divulguait la doctrine que le philosophe désirait voir transmise par ses disciples les plus fidèles dans une langue facilement accessible et en marge des querelles qui risquaient de le submerger. Mais l'expression est sans doute de Blondel lui-même, ainsi qu'Archambault l'affirme, en renvoyant à une lettre que le philosophe lui adressa en 1915<sup>4</sup>.

\* Traduit du portugais par Marc-Ange Graff.

<sup>1</sup> M. BLONDEL, *Une énigme historique: Le «Vinculum Substantiale» d'après Leibniz et l'ébauche d'un réalisme supérieur*, Beauchesne, Paris, 1930.

<sup>2</sup> La thèse de doctorat de M. Blondel (1893), qui est aussi sa première grande œuvre, a été défendue conjointement avec une thèse en latin consacrée à l'étude de l'hypothèse du *Vinculum Substantiale* dans la philosophie de Leibniz, qui deviendra comme l'affirme notre philosophe dans *L'Itinéraire philosophique* (1928), p. 30 — l'une des «cellules-mères» de sa philosophie. Suivra, durant presque quatre décennies, une longue période de maturation de sa pensée philosophique, et c'est déjà dans le cadre de la préparation de la Trilogie (qui correspond à la concrétisation de son projet philosophique) qu'apparaît *Une énigme historique: Le «Vinculum Substantiale» d'après Leibniz et l'ébauche d'un réalisme supérieur*. Blondel reprend donc une deuxième fois l'étude de Leibniz, en la faisant précéder d'un large exposé de sa philosophie, en un processus parallèle à celui où il mit à jour sa première grande œuvre, ce qui semble témoigner de l'identité et de la continuité d'un même projet philosophique.

<sup>3</sup> P. ARCHAMBAULT, *Vers un réalisme intégral. L'Œuvre de M. Blondel*, Bloud & Gay, Paris, 1928.

<sup>4</sup> Cf. *id.*, p. 5 n. 3.

Mais, plus largement, La désignation de la philosophie de Blondel en tant que «réalisme» commence à être introduite par le philosophe d'Aix dans la période qui va de ses premières publications (1893-1905)<sup>5</sup> à la Trilogie (1934-1937)<sup>6</sup>, c'est-à-dire pendant la longue phase de recueillement du philosophe et de maturation de sa pensée après la controverse suscitée par la publication de son premier grand ouvrage, *L'Action* (1893). C'est néanmoins surtout au cours de la période de préparation de la Trilogie (1927-1934) et durant les années qui suivent sa publication que Blondel parle de son projet philosophique comme d'un «réalisme intégral».

Son objectif immédiat et manifeste, historiquement déterminable, aura été de se défaire définitivement de l'étiquette de «philosophe de l'action». Cette formule, ainsi qu'il l'affirme, correspond à l'examen exclusif de *L'Action* (1893), interprétée comme le point fort de sa production philosophique, alors qu'elle n'en constitue, au bout du compte, qu'un chapitre<sup>7</sup>. La remplacer par l'expression inédite de «réalisme intégral» offrirait (outre l'avantage d'effacer les séquelles — qu'on ne peut sous-estimer — de la controverse suscitée par l'affirmation du «primat total et final de l'action» et de favoriser une interprétation sans idées préconçues de la suite de l'œuvre en préparation), le moyen de répondre à un second objectif, plus profond et déterminant: celui de proposer une désignation assez large pour embrasser l'entier développement de sa philosophie, sans se limiter au Blondel de *L'Action* ni à celui de la Trilogie<sup>8</sup>.

<sup>5</sup> Nous nous référons à la thèse de doctorat de M. Blondel et aux travaux qui l'ont suivie à la même époque, et qui ont nourri la forte controverse religieuse et philosophique autour du philosophe.

<sup>6</sup> N.B.: à la différence de ce qu'indique en règle générale l'*Introduction* du présent volume, le sigle Ee renvoie à *L'Etre et les êtres*, Paris, PUF, 1963; AII renvoie à *L'Action*, t. II, PUF, Paris, 1963.

<sup>7</sup> Idée clairement exprimée dans une lettre de Blondel à Archambault, du 4 mars 1915 — «L'Action n'est pas une philosophie entière. [...] Elle ne m'apparaît que comme un chapitre d'une doctrine générale qui aurait à supposer d'abord une Unité congénitale», in P. ARCHAMBAULT, *Vers un réalisme intégral...*, op. cit., p. 5 n. 3 — et que le philosophe reprend fréquemment aussi bien dans les textes préparatoires d'une réédition jamais réalisée de *L'Action* (1893) que de la Trilogie, en particulier de la seconde *Action* — inédits publiés surtout dans les *Etudes blondéliennes*, 1 (1951) et 2 (1952).

<sup>8</sup> La «Préface» de M. Blondel à H. DUMÉRY, *La Philosophie de l'action. Essai sur l'intellectualisme blondélien*, Aubier, Paris, 1948, pp. 7-13, témoigne de son assentiment au travail de Duméry où ce dernier, examinant l'œuvre complète du philosophe, l'envisage selon une ligne de développement continu à partir de l'inspiration fondamentale du «primat total et final de l'action», en 1893. L'aspect que nous considérons ici comme fondamental dans l'ouvrage de Duméry est le fait que la «philosophie de l'action» y est interprétée comme un «intellectualisme intégral» (que, dans un sens restreint, nous

L'expression «réalisme intégral» renverrait ainsi à la totalité de son œuvre, en particulier à la lecture synoptique de *L'Action* (1893) et de la Trilogie (1934-1937) — *i.e.* comme un projet philosophique cohérent et unitaire.

Certains commentateurs, néanmoins — et en particulier ceux qui relèvent une inflexion marquée, sinon une rupture, entre la nature ou le sens de la doctrine blondélienne de *L'Action* (1893) et celle de la Trilogie — prétendent que cette désignation correspond à l'interprétation que Blondel désire voir acceptée de son œuvre plutôt qu'à l'authenticité du texte. Le *réalisme intégral et spirituel* renverrait alors à la seule Trilogie qui, présentée en tant que corollaire de cette philosophie, n'aurait pas le caractère inédit de l'irréductibilité du dynamisme irrépressible de l'action proposé dans *L'Action* (1893), et ne conserverait pas non plus la vivacité du style ni la spontanéité du discours du premier ouvrage. Bien au contraire, mettant en valeur les troubles du philosophe face aux critiques implacables dont il fut l'objet, elle émousserait le tranchant de sa philosophie, dans une volonté de concorde. En ce sens, le *réalisme intégral et spirituel* ne correspondrait pas à l'expression la plus originale de cette philosophie, mais seulement à son exposé conditionné. — Telle ne sera pas notre perspective ici.

Nous chercherons plutôt à comprendre dans quel sens Blondel parle de «réalisme», et à considérer de quelle manière distincte celui-ci se manifeste dans la Trilogie et dans *L'Action* (1893), soit donc tout au long de la pensée blondélienne.

### I. Détermination du sens du réalisme blondélien

*«Par une disposition singulière, la charpente à quatre faces  
rattachées à un sommet unique tenait toute sa solidité de la ferrure  
qui unissait par la pointe supérieure les solives qui, grâce à ce  
vinculum du sommet, formaient comme une seule pièce.»<sup>9</sup>*

Le passage de Blondel qui, de la manière la plus profonde et la plus condensée, exprime le mieux le sens de son réalisme est sans aucun doute celui de «l'allégorie du bastidon», par lequel il termine *Le «Vinculum Substantiale» d'après Leibniz et l'ébauche d'un réalisme supérieur.*

pourrions assimiler au «réalisme intégral»), interprétation applicable à la totalité de l'œuvre blondélienne et que le philosophe lui-même accepte.

<sup>9</sup> M. BLONDEL, *Une énigme historique, op. cit.*, pp. 143-144.

Le philosophe y décrit le mode de construction typique de la petite maison campagnarde de l'accueillante Provence qui, édiflée pierre sur pierre et étayée de fortes poutres de bois, est tout entière supportée par la solidité du faite où les poutres se croisent et acquièrent leur force: «On peut dire que la maison reposait sur sa pointe»<sup>10</sup>. Cette image évoque la structure même du réel qui, outre l'existence des réalités autonomes qui s'harmonisent en s'élevant du niveau inférieur vers le supérieur en leur irrépressible dynamisme, exige, au sommet, à un niveau supra-phénoménique, un lien unificateur qui leur confère consistance et intelligibilité.

Telle est aussi la signification plus vaste et originelle du réalisme blondélien — selon quoi le singulier concret, dans sa diversité, voire sa contradiction apparente, s'unifie et acquiert sens grâce au principe supérieur qui le fonde et vers quoi il s'oriente.

Cette signification révèle la filiation leibnizienne originelle du projet blondélien, avérée dès l'abord dans la thèse latine de 1893 (*De Vinculo substantiali et de substantia composita apud Leibnitium*, la première grande étude que notre febrilosoflie consacre à Leibniz<sup>11</sup>), puis réaffirmée dans le commentaire français de cette dernière en 1930. C'est le contact de Blondel avec les textes de Leibniz ainsi que la foi qu'il accorde au *Vinculum Substantiale* leibnizien, qui lui suggèrent l'expression d'un *réalisme supérieur* ou intégral.

Nous ne nous attarderons pas sur la sincérité de Leibniz dans la formulation de l'hypothèse du *Vinculum*, non plus que sur la validité de l'interprétation blondélienne — tous sujets qui ne ressortissent pas à notre propos. Nous ne nous attarderons pas non plus à l'analyse comparative des deux œuvres que Blondel consacre à Leibniz et que Claude Troisfontaines développe brillamment dans son «Introduction» à sa traduction du texte latin de Blondel<sup>12</sup>. Il nous importe seulement de considérer l'intérêt, ou la motivation fondamentale de notre philosophe pour l'étude de l'hypothèse leibnizienne du *Vinculum* en tant que moyen de mettre en lumière le caractère originelle de son propre réalisme.

C'est Henri Joly, professeur à la Faculté de Dijon, qui éveille l'intérêt du jeune Blondel pour l'étude de Leibniz et pour les «charmes secrets du Vin-

<sup>10</sup> *Id.*, p. 143.

<sup>11</sup> M. BLONDEL, *De Vinculo substantiali et de substantia composita apud Leibnitium*, Alcan, 1893 (éd. util.: *Le Lien substantiel et la substance composée d'après Leibniz, texte latin / 1893*, int et trad. Cl. TROISFONTAINES, Nauwelaerts, Louvain-Paris, 1972).

<sup>12</sup> Cf. Cl. TROISFONTAINES, «Introduction», in *id.*, pp. 3-141.

*culum Substantiale*»<sup>13</sup>. Bien que Joly considère qu'on ne peut que difficilement prendre au sérieux l'hypothèse leibnizienne du *Vinculum*, il n'en affirme pas moins sa pertinence dans la mesure où elle répond à une réelle difficulté du système de Leibniz, à savoir: celle de l'organisation des phénomènes et de leur unité. En ce sens, sa crédibilité mérite d'être discutée, ce à quoi Blondel s'emploiera intensément en élevant la fonction du *Vinculum* à un niveau supérieur à celui qu'avait pressenti Joly, qui le restreignait à l'union des monades aux phénomènes, et en l'affirmant «*lien*» réel de la substance composée. Pour Blondel, le *Vinculum Substantiale* proposé par Leibniz dans sa correspondance avec le jésuite P. Des Bosses ne se réduit donc pas à une concession supposée du premier au second, dans le cadre de l'explication du problème de la transsubstantiation — interprétation courante chez les commentateurs — mais consiste en la résolution effective d'un problème concret que la métaphysique leibnizienne avait suscité, sans offrir jusqu'alors de conditions pour le résoudre: celui de la substance composée. Dans la perspective exclusive de l'idéalisme de la *Monadologie*, la composition est seulement mentale, ce qui nie la réalité de la substance composée; dans la perspective d'un *Vinculum* substantiel ou principe de synthèse, les corps composés acquièrent une «*unité réelle*».

Dans l'hypothèse qui authentifie le *Vinculum*, l'idéalisme de Leibniz évoluerait dans le sens d'un réalisme (l'harmonie préétablie se trouvant surmontée par le lien substantiel — sommet du système leibnizien), selon l'interprétation de Blondel commune aux deux œuvres qu'il lui consacre et qui traduisent sa motivation pour l'étude de ce problème. Le discrédit éventuel portant sur le *Vinculum* que notre philosophe remarque dans son deuxième ouvrage ne l'empêche pas de l'analyser toujours dans le contexte de la substance composée, ni de lui attribuer une fonction unificatrice<sup>14</sup>, affirmant ainsi un réalisme leibnizien inédit non moins que le réalisme blondélien radical.

Tant l'adhésion active et enthousiaste du jeune Blondel, que l'attention prudente et pondérée du Blondel de la maturité à l'hypothèse leibnizienne

<sup>13</sup> *L'itinéraire philosophique*, Aubier, Paris, 21966, p. 29.

<sup>14</sup> Cf. Troisfontaines, qui a étudié en profondeur et comparativement les deux ouvrages que Blondel a consacrés à Leibniz, conclut: «le point d'accord le plus important entre la thèse latine et le commentaire français consiste dans le fait que Blondel continue à situer l'hypothèse du *Vinculum* dans le cadre de la question de la substance composée. Il s'agit toujours de retrouver un authentique réalisme après une phase idéaliste et de conférer aux corps composés une unité qui tienne par elle-même», «Introduction», p. 103. Dans ce contexte, le fait qu'en 1930 Blondel ait cessé de considérer que Leibniz soit parvenu à dépasser sa tendance initiale et prépondérante à l'idéalisme grâce à l'hypothèse du *Vinculum* — comme le remarque Troisfontaines — n'est pas significatif.

du *Vinculum Substantiale* (attitudes voisines et toutes deux liées à l'interprétation réaliste de celui-ci), témoignent du caractère originaire du réalisme blondélien ainsi que de sa persistance comme trait spécifique de sa philosophie (l'évolution du philosophe sur cette question ne repousse, ni même n'atténue ce réalisme, mais au contraire le manifeste à chaque fois plus clairement). C'est ce réalisme, compris comme exigence d'une synthèse supérieure et d'une unité réelle des phénomènes, que notre philosophe s'efforce d'explicitier dans le contexte singulier de son projet philosophique — avec une intensité particulière dans la période de préparation de l'exposition complète de sa philosophie.

Dans ce contexte, *L'Itinéraire philosophique* de 1928 — texte blondélien présenté sous forme d'interview dans lequel l'auteur revoit et projette son parcours philosophique<sup>15</sup> —, est extrêmement représentatif. Blondel, sans avoir pour objectif principal l'élucidation de son réalisme, y déroule et y accompagne l'expression que le sens réaliste de sa philosophie a progressivement assumée au long de l'œuvre accomplie, et qu'elle devra (enfin) pleinement réaliser dans les travaux alors en préparation, à savoir: de la considération pour le concret, dans *L'Action* (1893), à la consommation d'une unité trinitaire, dans la Trilogie — comme il nous appartient de le montrer<sup>16</sup>. D'un point de vue méthodologique, nous pouvons dire que la première préoccupation de Blondel quant à cette thématique sera de critiquer également les positions idéaliste et réaliste traditionnelles, puis d'explicitier la nature du réel. Le sens de son réalisme sera progressivement précisé par une adjectivation variée qui, dans l'ensemble de son œuvre, se révèle abondante.

La critique blondélienne de l'idéalisme et du réalisme *stricto sensu*, dans leur traditionnel rapport d'opposition, est foncièrement déterminée par le dessein d'intégralité et le sens unitaire de sa philosophie — thèmes qui dominent nettement *L'Itinéraire philosophique* et justifient le rejet de toutes les positions sectaires, partiales dans la connaissance et fragmentant la réalité, comme le sont celles-ci. D'ailleurs, une attitude semblable avait déjà été assumée par l'auteur dans «L'illusion idéaliste»<sup>17</sup>, texte de 1898 où, à propos d'une problématique différente, il

<sup>15</sup> Texte qui a été entièrement rédigé par Blondel et dont nous avons déjà indiqué la référence bibliographique.

<sup>16</sup> Cf. J. PALIARD, «Le sens du réel dans la Philosophie de M. Blondel», in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 3 (1956), pp. 327-342, qui défend la thèse de l'unité de l'œuvre blondélienne à partir de l'affirmation du sens constant du réel dans sa philosophie.

<sup>17</sup> M. BLONDEL, «L'illusion idéaliste», in *Les Premiers Ecrits de M. Blondel*, PUF, Paris, 1956, pp. 97-122.

rejette catégoriquement, et pour la première fois, chacune des deux positions évoquées précédemment.

Dans «L'illusion idéaliste» domine le dessein d'*intégralité*, c'est-à-dire la volonté d'accompagner l'enchaînement total du réel, sans en rien exclure — ce qui apparaît en conséquence du dynamisme de l'action développé dans *L'Action* (1893), qui accompagnait le déroulement des moyens immanents de l'agir, série désormais parcourue par le penser<sup>18</sup>. L'intégralité recherchée rend impossible toute option unilatérale, qu'elle soit idéaliste ou réaliste. En fin de compte, et comme le philosophe le dira déjà en 1898 pour le maintenir tout au long de son œuvre (et très explicitement encore en 1937<sup>19</sup>), «il n'est possible de rien affirmer qu'on ne le nie, de rien nier qu'on ne l'affirme, et il n'est pas possible de ne pas affirmer et nier en même temps»<sup>20</sup>. Le dualisme du connaître et de l'être, de la pensée et de la réalité, comme tous les autres dualismes, n'est qu'apparent; sous le signe d'une pensée intégrale les deux termes se révèlent solidaires et se constituent en une connexion nécessaire, en une «connexion réelle d'états»<sup>21</sup>.

Ajoutons encore que le rejet conjoint de l'idéalisme et du réalisme, dans leur acception traditionnelle, est fréquent et commun aux textes qui suivent *L'Action* (1893), jusqu'au début de la «traversée du désert» — textes qui prétendent expliciter, et souvent recontextualiser les positions alors assumées et qui avaient parfois été interprétées comme révélatrices d'un idéalisme de l'action. En réfutant toute expression idéaliste, en tant que perspective réductrice de la vie et de la pensée, Blondel réfute pour les mêmes raisons l'expression exclusive d'un réalisme, montrant ainsi à l'évidence que le réalisme, dont il commence à élaborer la formule, ne s'accommode pas de fausses homonymies, et qu'il est nécessairement supérieur au dualisme condamné. «La philosophie solidarise ces deux mouvements également primitifs et essentiels de la pensée vivante [...].

<sup>18</sup> «La première tâche qui s'impose à toute recherche philosophique, c'est de dérouler aussi intégralement que possible la chaîne continue de la pensée» (*id.*, p. 109).

<sup>19</sup> Nous nous référons spécifiquement ici à l'*Excursus* 23, «Logique générale et normative ontologique» de *L'Être et les êtres*, de 1937, où Blondel reprend d'ailleurs son texte de 1900, «Principe élémentaire d'une logique de la vie morale», dans l'affirmation que la logique générale se rapporte à l'unité d'un même développement qui «constitue l'armature non seulement de la pensée réfléchie, mais de la réalité totale» (Ee 485), duquel aucune réalité n'est exclue et où l'intégralité de la pensée et de la vie s'harmonisent, même dans leur apparente contradiction.

<sup>20</sup> «L'illusion idéaliste», *art. cit.*, p. 107. La même idée est répétée au long du texte sous diverses formulations, comme, par exemple, pp. 98, 100, 104.

<sup>21</sup> *Id.*, p. 98.

Et de leur mutuelle dépendance résulte une conception de la réalité toute différente de celle qu'en donnaient le réalisme ou l'idéalisme»<sup>22</sup>, dira le philosophe en 1906 dans un travail intitulé «Le point de départ de la recherche philosophique».

Dans *L'Itinéraire philosophique*, c'est le dessein de l'unité qui domine, dans l'affirmation que seul un point de vue supérieur, unitaire, permet de respecter la continuité du réel et d'atteindre sa totalité<sup>23</sup>. C'est ce sens unitif, de dimension spirituelle et qui se développe en simultanéité avec l'exigence d'intégralité, qui justifie la réfutation de toute perspective unilatérale, nécessairement mutilatrice de la réalité vive. L'unité réelle n'est possible que sur le plan de l'intégralité et celle-ci ne se manifeste que selon une perspective unitive. Et c'est en ce point unique de convergence totale auquel Blondel prétend parvenir que le singulier et l'universel s'unissent au concret, «à la fois une unité expressive et distincte et une multiplicité effective et synthétique»<sup>24</sup>, soit donc, qu'ils constituent la réalité. Le réel est l'intégralité du singulier, il est l'unité universelle, il est le concret.

Le réel ne consiste donc pas en la somme arithmétique de ses parties, de ses ingrédients, mais dans leur unité intégrale concrète, de même qu'une symphonie ne saurait résulter de la juxtaposition des sons des divers instruments, mais de leur harmonie, nous dit Blondel dans *L'Itinéraire philosophique*<sup>25</sup>. En ce sens, poursuit-il, le réel ne peut être conçu comme extérieur au sujet ni comme le connu. L'être ne s'épuise pas dans le connaître — «le réel est connaissable, mais le connu n'est pas tout le réel»<sup>26</sup> — et n'exclut pas non plus l'intimité du sujet — «l'être véritable ne saurait donc être connu comme réel que par une pensée agissante qui s'y assimile, non en le reflétant inertement, mais en le

<sup>22</sup> M. BLONDEL, «Le point de départ de la recherche philosophique», in *Annales de Philosophie chrétienne*, 1 (1906), p. 246.

<sup>23</sup> «Car ce qu'il faut [...] c'est respecter l'unité et la continuité totales, détendre les nodosités notionnelles et les généralités prématurées, apprivoiser par une douce patience les difficultés intermédiaires, faire apparaître peu à peu la souple filière qui nous conduit prudemment à lisser toutes les parties; [...] et c'est, il me semble, la voie du salut pour la pensée, ballottée trop souvent entre un idéalisme et un réalisme décevants» (*L'Itinéraire philosophique*, op. cit., pp. 80-81).

<sup>24</sup> *Id.*, p. 44.

<sup>25</sup> *Id.*, p. 69 — métaphore voisine de celle à laquelle il avait déjà recouru en 1906, dans «Le point de départ de la recherche philosophique»: il y affirmait que la recherche philosophique, dans sa fonction synthétique, en rendant solidaires et complémentaires des aspects irréductibles de la connaissance, atteindrait l'harmonie de «l'impression d'une note unique, du [diapason] philosophique» (p. 226).

<sup>26</sup> *Id.*, p. 128.

restituant en elle»<sup>27</sup>. Le «réel intégral» «n'est pas seulement ce qui paraît ou ce qui a été, c'est ce qui sera et c'est tout le caché, tout l'intime des êtres»<sup>28</sup>. Le réel concret est à réaliser, comme présence de l'ordre universel dans la singularité individuelle<sup>29</sup>.

Le réalisme blondélien assume ainsi un sens *sui generis* qui rend sa compréhension difficile et qui justifie le fait que l'auteur s'y réfère fréquemment par métaphores: métaphores qui évoquent l'harmonie des éléments ou l'harmonie musicale — «unité symphonique du concert total»<sup>30</sup> — et qui apparaissent surtout jusqu'en 1928, dans *L'Itinéraire philosophique*, où apparaît également, implicitement et explicitement, l'allégorie du «bastidon» — «il a fallu rebrousser chemin, subir la canonnade des pierres détachées par le dégel, et chercher tout en haut le seul passage salutaire»<sup>31</sup> — dans sa proximité avec la métaphore suprême du trinitarisme unitaire, celle dont il dit parfois subtilement: «faute d'un tel lien infragmentable [...] le monde ne serait [...] qu'un habit d'Arlequin, alors qu'il nous faut une tunique sans coutures»<sup>32</sup>. Illustrées par l'usage récurrent d'un langage allégorique, la radicale exigence blondélienne d'intégralité et la progressive accentuation de l'unité (en tant qu'unique plan où la singularité de tout être original reflète l'ordre universel, dans le réel concret, le réel véritable) deviennent évidentes.

C'est ce réalisme singulier que Blondel qualifie de diverses manières au cours des dernières décennies (d'une manière d'ailleurs très utile, compte tenu de l'acception usuelle plutôt vague et trop ample du terme) — ce qui témoigne de la richesse de signification qu'acquiert ce concept dans le blondélisme. Un «réalisme initial et spontané»<sup>33</sup>, en tant qu'expression de l'irréductibilité du dynamisme de la vie humaine, un «réalisme spirituel»<sup>34</sup>, en tant qu'expression du sens originare et irrépressible de l'ascension, un «réalisme catholique»<sup>35</sup>, en tant qu'expression

<sup>27</sup> *Id.*, p. 142.

<sup>28</sup> *Id.*, p. 105.

<sup>29</sup> Dans *L'Itinéraire philosophique* encore, F. Lefèvre interpelle Blondel à propos de ce «réalisme [qui], si concret, si intégral qu'il veuille être, restitué et non fabriqué ou créé une réalité qui reste distincte d'elle [*sic*]» (*id.*, p. 144).

<sup>30</sup> *Id.*, p. 69.

<sup>31</sup> *Id.*, p. 40 — métaphore voisine de celle du bastidon, édifice évoqué plus loin aux pages 65 et 67 et toujours dans le cadre d'un discours allégorique.

<sup>32</sup> *Id.*, p. 108; cf. *Id.*, p. 146.

<sup>33</sup> *Id.*, p. 98.

<sup>34</sup> *Id.*, p. 69.

<sup>35</sup> *Id.*, p. 36.

de la nécessité d'ouverture au transcendant, un «réalisme concret et intégral»<sup>36</sup>, en tant qu'expression de la nature du réel. En somme, la philosophie blondélienne manifeste toujours un *réalisme intégral et spirituel*: *intégral* parce que, s'étendant à la totalité de la nature, il exige la prise en considération de tous les éléments du réel; *spirituel*, parce que, s'ouvrant au transnaturel, il revendique un principe unificateur supérieur.

Ce réalisme *sui generis* ne se confine pas au plus commun plan gnoséologique, dans l'assomption de son sens plus précis (et restreint), mais aussi plus usuel, de possibilité d'une connaissance indépendante de catégories *a priori* du sujet de la cognition, et de l'affirmation corollaire du primat du donné dans la relation de connaissance. Le réalisme blondélien s'étend également au plan métaphysique-ontologique, dans l'assomption d'un sens le plus ample possible qui, outre la considération du mode de connaissance, renvoie également au mode d'être du réel, dans son existence effective, indépendante de la conscience du sujet — c'est-à-dire, dans le contexte particulier du blondélisme, à l'existence d'une unité réelle supra-phénoménique indépendante de la perception effective du sujet.

L'examen du champ spécifique du réalisme blondélien nous fait comprendre pourquoi Blondel rejette si abruptement tant l'idéalisme que le (pseudo-)réalisme, en particulier dans des textes tels que «L'illusion idéaliste» et «Le point de départ de la recherche philosophique», où ces termes renvoient au domaine gnoséologique le plus immédiat. A ce niveau de réflexion, la position de Blondel consiste dans l'affirmation sans équivoque de l'objectivité du réel et dans l'exigence irréfutable de son assimilation par le sujet — comme cela est plusieurs fois affirmé depuis le dernier chapitre de *L'Action* (1893), «Le lien de la connaissance et de l'action dans l'être», jusqu'à «Le procès de l'intelligence», de 1921. Ce que, déjà dans cette période, et invariablement, Blondel recherche et même réalise sur le plan restreint (intermédiaire) de la connaissance, est l'harmonisation des contraires, en une progression continue vers l'unité supérieure où toutes les oppositions, toutes les distinctions se diluent dans leur articulation réelle, comme cela apparaît déjà clairement dans la «logique réelle» de «Principe élémentaire d'une logique de la vie morale», ou dans «l'intussusception» du «Procès de l'intelligence».

Quant à la portée métaphysique-ontologique du réalisme blondélien, qui apparaît déjà dès *L'Action* (1893), ne sera toutefois clairement assumée

<sup>36</sup> *Id.*, p. 144.

que dans la Trilogie. C'est pourquoi, à la différence de ce que l'on observe dans sa thèse, Blondel ne part pas du point de vue des créatures (singulier), comme en 1893, mais adopte le point de vue de l'absolu (universel); c'est pourquoi il ne procède pas non plus à un *sursum* initial, premier dans l'ordre humain, mais à un *desursum*, premier dans l'ordre du réel. C'est aussi la raison pour laquelle le réalisme blondélien, qui se concrétise par un parcours ascendant vers l'unité, consiste dans la reconnaissance de l'antériorité de l'unité et la réflexion de Blondel, au long de ces soixante années de production philosophique, a consisté dans la construction de l'unité non par l'élévation d'un unique pilier central, mais par l'intersection de diverses solives et poutres maîtresses (agir, penser et être) qui, dans leur entrecroisement final, soutiennent ce qui est, et constituent le réel.

C'est en reconnaissant l'antériorité du projet sur sa construction, parallèle à l'antériorité du *desursum* sur le *sursum*, que nous pouvons maintenant reculer vers le *sursum*, vers la construction du réalisme.

## II. La «philosophie de l'action»: sens concret de l'action en tant que médiatrice

«Le rôle de l'action, c'est donc de développer l'être  
et de le constituer.» (A 467)

La construction de ce réalisme final, supérieur, commence avec *L'Action* (1893), et trouve son fondement dans la célèbre «fiche» du 5 novembre 1882. De cette fiche, nous retenons ici, non seulement la référence obvie au *Vinculum Substantiale* leibnizien comme *unio metaphysica*, et même plus particulièrement comme «tiers admis» selon la nouvelle logique de l'action (une constante dans le dessein réaliste blondélien), mais également l'allusion à l'exigence d'*intégralité* (des contraires) et d'*unité* (qui ne se réduit pas à une somme arithmétique) dans l'*attention* portée au réel («postérieure à l'intelligible») — desiderata qu'il reviendra à l'*action* («l'entre-deux») d'accomplir.<sup>37</sup> Dans *L'Action* (1893), le réalisme blondélien, au sens *sui generis*, qui s'explicite progressivement, de synthèse supérieure et d'unité réelle des phénomènes, apparaît déjà, et de manière clairement intentionnelle, dans l'exigence d'une proximité constante de la vie et dans l'aspiration à la pleine réalisation de l'être — paramètres selon lesquels l'action se développe.

<sup>37</sup> M. BLONDEL, «Pour une thèse sur l'action» (5 nov. 1882), *Archives M. Blondel*, f° A-54-55.

Le problème fondamental de *L'Action* (1893) est, comme l'indique le titre, celui de l'action — de son irréductibilité en l'homme, de l'irrépressible dynamisme de son développement, de son nécessaire achèvement. Partant de l'aperception, ou de la conscience de l'irréductibilité de l'action en nous, Blondel reconnaît que l'action n'est pas seulement le donné premier de la vie humaine, mais aussi sa réalité la plus déterminante, et non susceptible d'être supprimée. Et parce que l'action se réalise spontanément en l'homme, voire sans lui et parfois même contre lui, il importe que l'homme la rende sienne, c'est-à-dire qu'il l'assume volontairement et la réalise de lui-même. C'est la célèbre dialectique de la «volonté voulante» et de la «volonté voulue», témoignant toutes deux, de par leur alternance infinie, du vouloir infini de l'homme et indiquant le sens selon lequel se déroule le dynamisme tout aussi infini de l'action. Avec une nécessité et une urgence toujours plus grandes, un terme s'impose donc à l'action, devant lequel l'homme opte inévitablement: en progressant dans le sens du transcendant comme unique terme réel de l'action, ou au contraire en le refusant pour se limiter ainsi au plan naturel, à l'atrophie de soi. Le problème de l'action est donc irrécusable, dira Blondel, et sa solution positive.

C'est entre ces deux étapes de sa réflexion que l'action accomplit la fonction spécifique de médiation que le philosophe lui reconnaît, anticipée dans sa thèse latine par l'interprétation blondélienne du *Vinculum* leibnizien, et que la thèse française confirme à diverses reprises au long du parcours entre ces deux moments: l'action blondélienne est le *Vinculum Substantiale*<sup>38</sup>. L'action est le «lien substantiel» et la médiation par laquelle il s'exerce, «l'entre-deux», se manifeste immédiatement comme dépassement d'oppositions ou harmonisation de contraires — la pratique articule et intègre ce qui, du point de vue théorique, s'oppose et s'exclut (plan horizontal) — et aussi comme concrétisation de la possession et réduction de la privation — la pratique réalise ce qui s'atteint et se complète dans le transcendant (plan vertical). C'est pourquoi la logique de l'action reformule la logique aristotélicienne de «l'affirmation et de la contradiction», et, contestant la consistance des oppositions, s'affirme comme une logique de la «possession» et de la «privation»<sup>39</sup>.

<sup>38</sup> La fonction essentiellement médiatrice de l'action est déjà affirmée implicitement dans sa compréhension en tant que *vinculum*, ce qui, à son tour, témoigne également et immédiatement de son sens réaliste, puisque le *vinculum*, dans l'acception blondélienne, a toujours une fonction réaliste.

<sup>39</sup> «Je dirai, empruntant les termes précis d'Aristote, qu'à la logique constituée tout entière au point de vue ou de l'ἀπόφασις ou de l'ἀντιφασις (affirmation et contradic-

L'action s'étend progressivement au réel tout entier et, dans le même temps, l'assimile continuellement à soi. C'est dire que l'action, en devenant coextensive au réel, l'unifie dans sa diversité et, en l'assimilant à sa réalité, s'institue comme son principe de synthèse. De cette manière, pour demeurer sur le plan horizontal, l'action, dans sa fonction médiatrice entre le réel objectif et le sujet réel, s'exerce en un sens qui se prétend doublement réaliste, à savoir: dans l'affirmation de l'existence objective et dans la concrétisation de la subjectivité. La première affirmation concerne les moyens immanents du développement de l'action, à partir de la reconnaissance de sa nécessité et de la considération de sa totalité face à l'irréductibilité du dynamisme de l'action. La seconde suppose la «consubstantiation» en l'être humain du phénomène qu'il a atteint, à partir de l'exigence d'assimilation, de reconduction du réel extérieur à l'intériorité du sujet (lequel se transforme ainsi par la possession du connu).

Mais parce que l'action (en son double mouvement, centrifuge et centripète) n'épuise pas pour autant son dynamisme, ne comble pas sa privation ni n'atteint sa perfection, l'action progresse irrépressiblement, cette fois-ci sur le plan vertical, vers le supérieur transcendant en le posant comme nécessaire, toujours selon une aspiration réaliste, entendue ici en tant qu'exigence d'unité.

Une fois démontrée l'intention réaliste fondatrice de la philosophie blondélienne — en rappelant l'inspiration constante puisée par Blondel dans l'idée du *Vinculum*, puis par la référence aux thèmes évoqués dans la Fiche-projet, enfin par la détermination des paramètres selon lesquels l'action se développe — il importe également de reconnaître que ce dessein rencontre de sérieuses difficultés de concrétisation en 1893, tout particulièrement dans sa plus originelle dimension métaphysique-ontologique. Le fait que Blondel procède alors au *sursum* (manifesté par l'irréductible dynamisme de l'action en sa fonction médiatrice), le conduit à considérer l'ascension comme construite par l'action, ce qui impliquerait un idéalisme indéniable. Nous n'ignorons pas que certains passages de sa thèse peuvent, en toute légitimité, recevoir une interprétation idéaliste, ni même que les critiques apparemment contradictoires dont Blondel fut alors victime résultent souvent de doubles possibilités de lecture

tion), il faut préposer une logique méthodiquement constituée au point de vue de l'ἔξις et de la στέρησις (possession et privation)» (Ee 470).

que permet son ouvrage. Néanmoins, nous pensons que, en ce qui concerne l'opposition de l'idéalisme et du réalisme de l'action, les reproches d'immanentisme — dans la reconstruction du réel à partir de l'activité immanente du sujet<sup>40</sup> — ou de fidéisme — dans la réceptivité à la loi divine et aux «vérités de foi»<sup>41</sup> — ne comptent guère en comparaison d'autres aspects de la pensée blondélienne, tels que l'objectivité du réel et le dynamisme irréductible de l'action. Et si ce dernier aspect, qui résiste à toute interprétation idéaliste par la liberté qui y caractérise la «volonté voulue» et qui préside au choix, ne suffit peut-être pas à avérer le réalisme blondélien à cause de l'indissolubilité inhérente à la double volonté, tel n'est pas le cas du premier aspect, dont la problématique est dès l'abord introduite par Blondel dans l'intention de fonder pleinement le sens réaliste de sa philosophie.

C'est dans ce contexte que prennent tout leur sens l'introduction, quelque peu tardive, au dernier chapitre de *L'Action* (1893), «Le lien de la connaissance et de l'action dans l'être»<sup>42</sup>, et la problématique de la connaissance qui s'y manifeste — et que seuls des esprits légers peuvent juger postiche ou extemporanée. L'objectif de Blondel consiste alors à parcourir, par la pensée, la série intégrale des moyens immanents à l'action, en arguant de leur nécessité du point de vue de la pensée — ce qui constitue déjà une anticipation du «renouvellement de perspective» (A 425) définitivement assumé dans la Trilogie. C'est à cette nécessité des phénomènes, affirmée aussi bien par le déterminisme de la pratique que par celui du penser dans leur rigoureuse coïncidence, qu'il convient de faire correspondre leur réalité et leur vérité — tâche à laquelle s'astreindra le philosophe dans l'exercice de la connaissance. Non, cependant, au

<sup>40</sup> Accusation que Blondel rejette de manière extrêmement claire et systématique dans sa contribution au *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (PUF, Paris, 1985) d'André Lalande, sous l'entrée «Immanence». Il désigne par ce terme une activité qui part du sujet, puisqu'il faut bien que la réflexion philosophique parte d'une réalité donnée — mais sans se boucler à ce niveau, car elle pousse au contraire l'homme à s'ouvrir au transcendant: l'immanence n'est qu'un point de départ.

<sup>41</sup> Cette accusation est également rejetée par Blondel, comme il appert dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie de Lalande*, dans sa contribution à l'article «Fidéisme», terme qu'il entend comme une tendance à exclure tout caractère rationnel des vérités de foi.

<sup>42</sup> «Le lien de la connaissance et de l'action dans l'être», chapitre ajouté à *L'Action* pour sa publication (après être passé par deux rédactions provisoires destinées à une intégration dans la thèse à soutenir), témoigne lui aussi du caractère foncièrement réaliste de sa philosophie: le réalisme du penser qui y est affirmé cherche non seulement à contrarier toute interprétation idéaliste de l'action, mais encore à assurer son réalisme, dans l'affirmation du parallélisme du déterminisme de l'agir et du penser.

moyen d'une «connaissance subjective de la vérité», qui se constitue par une ascension du penser parallèle à celle du vouloir, mais d'une «connaissance privative de la réalité»<sup>43</sup> laquelle, selon une voie descendante, affirme ce qui est nécessaire non pour soi, mais en soi, et laquelle détermine ce qui est dans ce qui est fait<sup>44</sup>, assurant ainsi l'existence objective du réel. Le thème de la connaissance dans *L'Action* (1893) a pour première fonction de garantir l'objectivité du réel.

Blondel fonde ainsi au niveau du penser un réalisme qu'il n'avait pu atteindre au niveau de l'agir (où l'affirmation des phénomènes dépendait de la volonté). Il s'agit donc, principalement, d'un réalisme gnoséologique qui, défendu depuis lors par Blondel, demeure encore en deçà de son aspiration à un réalisme intégral et spirituel vraiment métaphysique et ontologique.

Nous relèverons une seconde fonction de la réflexion sur la connaissance en 1893, relative à la consubstantiation du sujet dans l'acte de connaître, déjà évoquée, c'est-à-dire à l'assimilation du sujet au réel qui lui demeure extérieur — attitude de teneur clairement ontologique (réalisation de l'être), et qui deviendra plus nette dans les textes ultérieurs. «Connaître, c'est être ce qu'on connaît, c'est le produire, l'avoir, le devenir en soi. *Sumus quod videmus*» (A 454), conclut l'auteur dans «Le lien de la connaissance et de l'action dans l'être», lors de l'exposition, quelque peu précipitée, de sa conception du «connaître» où, anticipant le plan selon lequel se développera la Trilogie, il superpose déjà la perspective ontologique à la perspective gnoséologique.

En résumé, si l'intention qui informe tout le développement de l'action est celle d'un réalisme métaphysique-ontologique, la vérité est que celui-ci demeure, en 1893, dépendant du subjectivisme de la réalisation de l'action (dans la mesure où c'est la volonté libre de l'homme qui choisit), et même d'un certain idéalisme de l'action. De même, dans la mesure où la réflexion philosophique part, dans *L'Action* (1893), du point de vue singulier et procède au *sursum*, la dimension la plus marquante du réalisme blondélien est celle qui se rapporte au niveau des

<sup>43</sup> Cf. A 440.

<sup>44</sup> «La seconde de ces connaissances, celle qui succède à la détermination librement prise en face de cette réalité nécessairement conçue, n'est plus seulement une disposition subjective; au lieu de poser le problème pratique, elle traduit la solution dans notre pensée; au lieu de nous mettre en présence de ce qui est à faire, elle recueille, dans ce qui est fait, ce qui est» (A 438).

phénomènes, soit donc à l'expression gnoséologique. C'est pourquoi les années qui suivent sont marquées par une distanciation à l'égard des positions idéaliste et réaliste dans leur acception traditionnelle. L'objectif de Blondel a toujours été autre: c'est la raison pour laquelle l'édification d'une «théorie de la connaissance» au cours des années de maturation doit être vue comme un investissement qui n'était nullement prévu dans son projet initial et qui est devenu nécessaire pour dissiper les critiques et faciliter l'exposition complète de sa véritable (et originelle) doctrine. Dans le même temps, il devint évident pour lui que le réalisme le plus large possible, métaphysique-ontologique, soit donc un réalisme intégral et spirituel, ne pouvait être réalisé que dans le *desursum* — ce qui constituera la tâche de la Trilogie.

### III. *Le «trinitarisme unitaire»: sens intégral et spirituel du réalisme*

*«Agir, c'est toujours produire, c'est compléter cette trinité de la puissance, de l'intelligence et de l'amour dont la fécondité constitue l'être en sa plénitude.»<sup>45</sup>*

Ce n'est qu'une fois réalisé le *sursum*, une fois construite l'unité réelle des phénomènes par la médiation de l'action en un enchaînement logique qui requiert le surnaturel, que le dessein réaliste de cette philosophie se révèle dans son fondement métaphysique, savoir: la réalité comme unité antérieure à tout agir, que l'on peut alors parcourir — *desursum*. Ce parcours est encore et toujours le même; seul est modifié le sens de la progression, ou la perspective analytique: le point de vue universel se superpose désormais au point de vue singulier, la métaphysique à la phénoménologie, la progression synthétique fondée en raison à l'analyse régressive, déterminée par la volonté — caractéristique commune aux œuvres qui composent la Trilogie, et qui correspond à la volonté de l'auteur d'accentuer l'extension universelle autant que la perspective métaphysique de sa philosophie, et qui contrarie, en outre, le subjectivisme et le moralisme non moins que l'immanentisme et l'idéalisme précédemment repérés.

Et si cette inversion de sens structure toutes les grandes œuvres de la maturité, elle est particulièrement évidente dans *L'Action* (1936-37), non

<sup>45</sup> M. BLONDEL, «Esquisse d'une reprise de "L'Action"», in *Etudes blondéliennes*, 1 (1951), p. 47.

seulement à partir de la possible comparaison entre les deux études sur l'action séparées par près de quarante-trois ans, mais aussi parce que *La Pensée* et *L'Être et les êtres* sont présentés comme complémentaires à la réflexion antérieurement exposée. En ce qui concerne la comparaison entre les deux tomes de *L'Action*, c'est Blondel lui-même qui y invite: tout d'abord en ce qu'il l'effectue lui aussi, aussi bien dans les textes préparatoires de la Trilogie que dans *L'Action* (1936-37); ensuite, parce que le tome II de 1937 reprend des textes de 1893, invitant ainsi à leur lecture conjointe. Il n'est pas dans nos intentions de procéder à une telle étude (qui n'entre pas dans le cadre de notre travail), mais seulement de mettre en relief ce que l'auteur lui-même identifie et désire transmettre des traits de *L'Action* «renouvelée» (c'est-à-dire, non d'une simple réédition), sans «changement d'orientation»: en 1893, Blondel a produit une science de l'action, et non une simple œuvre morale ou de direction spirituelle, une science de la pratique des actes de l'homme dans «leurs conditions psychologiques et morales, [...] leurs obligations religieuses», en «l'absence voulue d'une spéculation métaphysique sur le problème total de l'action», et «en évitant [...] le problème de l'Acte pur et des causes secondes, du point de vue ontologique et éthique tout ensemble» (AI 220) — aspects sur lesquels portera sa réflexion dans sa seconde étude sur l'action.

Cette dimension de la recherche, évidente en 1936-37, est également déjà explicite dans *La Pensée* et dans *L'Être et les êtres*, ce qui se justifie facilement: tout d'abord parce que les œuvres qui composent la Trilogie relèvent d'un même présupposé et d'une méthodologie semblable; ensuite parce que, se présentant comme des compléments de *L'Action* (1893), elles renforcent l'idée que l'étude complète de l'action conduit nécessairement à celle du penser et de l'être, dans la mesure où l'ascension est réelle et théorique à la fois. C'est pourquoi Blondel affirme que l'étude de l'action, fondée dans l'être, impliquait déjà l'intelligibilité en 1893. C'est pourquoi aussi il assure que la «cohésion» de l'ensemble des panneaux de la Trilogie «ne peut être impunément morcelée» (AI 229), si l'on veut maintenir la perspective d'une «philosophie intégrale» postulant l'unité indissociable de la spéculation et de la pratique (déjà évidente en 1893) — comme l'est la sienne.

De cette manière, il nous est permis de dire qu'une même et unique préoccupation fondamentale se répète dans chacune des œuvres qui composent la Trilogie, en occupant un domaine spécifique d'application: comment le penser, l'être et l'agir humains sont-ils possibles dans

l'autonomie d'initiative que leur authenticité requiert, et dans la dépendance vis-à-vis de l'absolu que leur réalité exige? — double question, au fond, que l'on peut encore formuler de la manière suivante: comment le penser, l'être et l'agir finis s'affirment-ils proprement par rapport à l'infini?

En effet, de même que l'étude sur l'action de 1893 a montré que celle-ci, dans son cours naturel, animé par la dialectique de la double volonté, conduit au plan transnaturel, de même le penser et l'être de l'homme y conduisent-ils nécessairement, eu égard au parallélisme du déterminisme de l'agir et du penser et à la nature consubstantialisatrice de l'être. Il s'ensuit alors, inévitablement, une affirmation de l'incomplétude et de l'inachèvement de l'agir, du penser et de l'être sur le plan naturel, et la reconnaissance que chacune de ces réalités, toujours considérées conjointement en raison de leur mutuelle implication, ne peut que partir d'un plan d'infinitude. Ce qui veut dire que l'agir, le penser et l'être humains ne peuvent se fermer sur eux-mêmes, mais au contraire aspirent à, et procèdent de, l'Être Absolu (Pensée de la Pensée, Acte Pur) — pré-supposé métaphysique de la Trilogie et fondement du réalisme blondélien.

Dans *La Pensée*, Blondel développe une recherche sur la pensée la plus vaste et la plus proche, en l'engageant non au niveau de la conscience, mais sur le plan de la pensée inconsciente de soi et en la prenant non comme idée, mais en acte. Le philosophe parcourt ainsi les divers «paliers» de l'ascension spontanée de la «pensée réelle», depuis son origine «hors de la pensée pensante ou pensée» jusqu'à la pensée «inachevée» et «inachevable»<sup>46</sup>, et accompagne son irréductible dynamisme. Celui-ci, pourtant, ne reproduit plus simplement celui de la «volonté voulante» et de la «volonté voulue» de 1893, comme il en serait si l'auteur se restreignait à la considération du dualisme de la «pensée pensante» et de la «pensée pensée», tel qu'il fut énoncé en 1934. Bien plutôt dénote-t-il le changement de perspective caractéristique de la Trilogie, dans l'affirmation d'une dialectique, irréductible elle aussi, entre «la pensée noétique» et «la pensée pneumatique». Le noétique et le pneumatique, soit l'action universalisante et unifiante et l'action singularisante et différenciante de la pensée, constituent les

<sup>46</sup> «La pensée, en nous, est naturellement et métaphysiquement inachevable» (PII 167; cf. PII 176). La fin de la pensée ne lui appartient pas. La fin de la pensée est la réalisation de l'Esprit et l'Esprit lui demeure transcendant.

«ingrédients» intelligibles du réel et les composants de la pensée. Le premier se présente comme une intelligibilité incarnée dans le monde, manifeste depuis la plus lointaine origine de la pensée (pensée cosmique), comme tendance à la construction de l'unité objective; le second comme un mouvement de distinction, interne et subjectif, principe de différenciation personnelle. Le pneumatique — qui s'oppose au noétique, mais prend également ce dernier comme support et le complète par son propre dynamisme — est avant tout un principe assimilateur de par l'activité qui est la sienne, activité d' «expiration», dans son expansion vers le monde, et d' «inspiration», dans sa projection vers l'esprit — c'est-à-dire dans la réalisation singulière de l'universel en quoi consiste le réalisme blondélien. Ces deux pensées, dans leur interrelation, révèlent donc un réalisme ontologique et spirituel dans l'unité constitutive de la nature et de l'esprit. En même temps, sur le plan humain, elles témoignent de ce que la nature de la pensée ne lui est pas entièrement immanente, mais exige et intègre en soi ce qui lui demeure radicalement transcendant (l'esprit)<sup>47</sup>. Finalement, Blondel a toujours insisté sur le fait que le transcendant n'est pas «extérieur». En somme, la pensée finie de l'homme n'est possible que dans la mesure où elle se fonde (et se réalise) dans l'Absolu infini.

Si, dans *La Pensée*, Blondel s'emploie à montrer que la pensée réelle est concrète et intégrale (dans l'indissolubilité du noétique et du pneumatique), dans *L'Être et les êtres*, il cherche à exposer une ontologie «concrète» et «intégrale» — ces deux aspects contribuant de manière décisive à l'affirmation de l'inspiration réaliste de sa philosophie. Dans *L'Être et les êtres*, le philosophe offre un essai sur l'être, et montre que celui-ci ne se réduit pas à l'agir ou au penser (l'agir et le penser contribuent au développement de l'être, mais ne le fondent pas: ni immanentisme, ni idéalisme), mais qu'il possède une «consistance» propre issue de sa relation avec l'Être absolu. Et si la première affirmation répond à une ancienne préoccupation dont l'élaboration de la Trilogie va quelque peu se distraire — il n'y a pas de pensée sans une présence réelle et la matérialité est déjà constituée par la pensée, toute réalité est dynamique et l'action s'achemine vers la plénitude du réel — la seconde constitue le nœud de la problématique analysée dans l'ouvrage, à savoir: «la compatibilité de l'Être absolu avec d'autres êtres» (Ee 542). La réponse blondélienne est celle d'une «normative», déjà ébauchée en 1900

<sup>47</sup> Le lien à la vie est garanti par la pensée cosmique, le lien au transcendant est garanti par la pensée pneumatique et l'intégralité du parcours par toutes les deux.

comme «logique idéale» (dialectique abstraite) et désormais clairement assumée comme «réalité ontologique» ou logique de l'être (Ee 240). Cette «normative ontologique» renvoie à l'idée de l'existence d'une norme interne du développement cohérent et unitaire des êtres, qui les répute «êtres» dans la mesure où elle accompagne leur capacité de production<sup>48</sup>, et leur confère le sens d' «être» dans la mesure où elle témoigne de leur liaison à l'Être. La Normative rend ainsi compatibles le sens de la création et l'autonomie des êtres contingents, puisque l'être de ces derniers est incomplet et qu'ils le doivent réaliser, et elle maintient le lien des êtres finis avec l'absolu, fondant ainsi leur existence et promouvant leur nature perfectible<sup>49</sup>. Il s'agit ici d'une ontologie non traditionnelle, fixiste, substantialiste (descriptive), mais dynamique, génétique (constructive), d'une «ontogénie» qui suit le développement de la réalité ontologique des êtres, selon une méthodologie parallèle à celle de *La Pensée*. L'infini est la condition du quasi-être qu'est l'homme, comme de son action et de sa pensée finies, ainsi que *L'Action* (1936-37) le montre selon une structure parallèle à celle des œuvres antérieures.

*L'Action* (1936-37) s'emploie, comme nous l'avons déjà dit, à énoncer les conditions de possibilité de l'action humaine face à l'Acte pur. L'action authentique constitue une initiative (et non une passivité) consciente (et non spontanée) qui, comme telle, assume le sens de son développement maximum — comme cela avait déjà été montré en 1893. Une fois placée face à l'option suprême, consécutivement à une réponse positive, l'action authentique reconnaît qu'elle procède de la Cause première, pur Agir, qui est de par ses effets (et non par une action sur elle-même), c'est-à-dire par la capacité que l'homme a d'agir.

De sorte que la suprême médiation de l'Être, déjà posée par la Normative ontologique, est désormais confirmée par cette seconde étude consacrée à l'action, action qui se maintient comme médiatrice dans l'inadéquation de l'homme à soi-même (plan horizontal) et dans la disproportion entre la finitude de l'homme et l'infinitude du transcendant (plan vertical), mais qui, procédant de la cause première et finale, n'est elle-même que par la médiation de l'Être absolu. De son côté, la dimension

<sup>48</sup> «Dès lors les créatures ne pourraient représenter leur Auteur si elles n'étaient que pure passivité et indétermination totale. Si peu que ce soit, elles ont, elles aussi, une sorte d'activité spécifiée; mais, parce que leur élan ne vient pas primitivement d'elles et parce que leur ressort procède d'une cause originelle qui les dépasse infiniment, leur réalité est liée à un devenir, à un changement, à une genèse dont on ne peut dire, au sens fort dont nous parlions tout à l'heure, qu'elle soit une intime génération» (Ee 335).

<sup>49</sup> C'est la norme qui «traduit en nous la présence d'un dessein divin» (Ee 526).

duelle de la médiation effectuée par l'action (élément propulseur du *sursum*) s'explique désormais par la dimension ternaire de la médiation réelle de l'être (réalité prospective du *desursum*). Seul l'Absolu est Réel.

Le réalisme intégral de Blondel est donc un réalisme spirituel qui se fonde sur la reconnaissance de Dieu comme Réel absolu, cause efficiente et destin de toute réalité — comme il est bien établi par la Trilogie (ou, pour mieux dire, par la Tétralogie, qui inclut également *La Philosophie et l'esprit chrétien*). Tout au long de la production philosophique de Blondel, et jusque dans ses travaux de la maturité, le «réel» se dit en deux sens distincts et à des moments différents: il est un réel originaire dont le sens peut être assimilé à celui du concret, et un Réel final dont le sens renvoie au transcendant dans sa coïncidence avec la cause efficiente (le Réel absolu est Dieu, dont tout procède objectivement, et que l'homme réalise subjectivement dans le concret). De sorte que, s'il est vrai que le réalisme blondélien n'atteint enfin sa dimension métaphysique-ontologique que dans le cadre de la Trilogie (qui le fonde véritablement), il n'en est pas moins vrai que ce réalisme traverse toute l'œuvre du philosophe sous la notion du «concret», qu'il convient d'entendre elle aussi selon l'acception très particulière qui est celle de Blondel. Et même dans la période 1934-37, où le point de départ est indéniablement l'absolu, l'universel, celui-là ne cesse pas pour autant d'être encore et toujours perçu comme unité intégrale, que chaque singularité intériorise et s'assimile dans l'affirmation toujours renouvelée du concret, en quoi consiste l'ample conception blondélienne du réalisme. C'est ce qui sera définitivement exposé dans *L'Itinéraire philosophique*, œuvre que nous considérons comme charnière, notamment pour la problématique du réalisme, et dans laquelle Blondel cherche à poser le *sursum* de l'action comme un réalisme intégral et à annoncer le *desursum* du penser, de l'être et de l'agir comme un réalisme spirituel.

Dans *L'Action* (1936-37), Blondel définira le «concret» comme «ne limitant pas son emploi aux réalités empiriques (ce qui contribuerait à un individualisme), mais le considérant comme résumant ce par quoi l'être se constitue, se détermine, se réalise, tend à s'unifier pour former un *unum per se* [..., ce qui] se trouve à l'intersection ou, mieux encore, à l'interaction du singulier et de l'universel» (AI 320). Cette détermination, non seulement assume une fois de plus le sens depuis toujours attribué au *Vinculum Substantiale* de Leibniz — unité réelle du composé —, mais encore ratifie la notion de «concret» introduite dans *L'Action* (1893) comme déjà indicatrice du sens réaliste originaire de sa philosophie.

Le concret est l'indissolubilité de la théorie et de la pratique, en 1893; il est l'unité du singulier, dans son ascension vers l'universel, et celle de l'universel, dans son assimilation par le singulier, dans *L'Itinéraire philosophique*; il est la réalité du *sursum*, en tant qu'exercice de l'autonomie individuelle, et celle du *desursum*, en tant que fondement de la possibilité de cette autonomie dans la Trilogie. Et s'il est généralement admis que le moment le plus attrayant et le plus original du cheminement blondélien se situe en 1893, le parcours de la Trilogie étant proche du modèle traditionnel d'une philosophie chrétienne, il importe de comprendre que le véritable caractère inédit de Blondel réside dans la constante conjugaison de deux sens — ascendant et descendant — en quoi s'établit la communication entre l'ordre naturel et l'ordre transnaturel (infiniment distants) et se crée la possibilité d'affirmation et de réalisation de l'homme. Tel est l'itinéraire de l'œuvre blondélienne: de la vie au transcendant, de la nature à l'esprit, du singulier à l'universel, dans la réalisation du fini par l'infini, en accomplissant l'intégralité de sens spirituel dans la concrétisation du plus authentique réalisme:

*«Toujours, en effet, j'ai affirmé le besoin d'une double stimulation, d'en bas et d'en haut, pour rendre compte du mouvement général de la nature et de l'esprit; et toujours aussi j'ai maintenu que cette double et constante stimulation procède d'une action transcendante, sans laquelle rien n'est possible, ni réel, ni intelligible» (PI 318).*

Maria do Céu PATRÃO NEVES  
Université des Açores